

**GENDARMERIE OU LA FOLLE HISTOIRE D'UN
SERVICE MILITAIRE TRÈS TRÈS CHAUD !!**

Fabrice Le Roulier

GENDARMERIE OU LA FOLLE HISTOIRE D'UN
SERVICE MILITAIRE TRÈS TRÈS CHAUD !!

Préface

Âgé de 18 ans en 1985, je vivais à Caen, ville où je suis né. J'attendais d'être appelé pour effectuer mon service sous les drapeaux. Après avoir passé mon CAP de coiffeur homme, je cherchais un employeur. En attendant, pour gagner ma vie, je faisais des petits boulots, de quoi passer de bons moments avec mes amis. Habitant chez ma mère, je passais beaucoup de temps dans un bar situé à cinq minutes de chez maman, tenu par Annette. Je m'étais fait de bons copains qui étaient tous mariés, donc plus âgés que moi. Pour pouvoir payer mes consommations, je coupais régulièrement les cheveux de mes camarades au fond du bar, pendant que maman, couturière, était à son travail. Pratiquant bien mon métier, je commençais à avoir pas mal de clients au bar, mais aussi aux environs de Caen. Le bouche-à-oreille pour ce genre de profession fonctionne très bien. Certaines journées, je coiffais jusqu'à dix ou quinze clients à quinze ou vingt francs la coupe selon le déplacement. Mon pécule me permettait de rester chez Annette avec mes amis, pour la plupart artisans. Ils avaient du temps devant eux. Malgré mon jeune âge, je consommais déjà beaucoup d'alcool, surtout de la bière.

Les poches pleines, je pariais même la tournée suivante aux jeux du 421, jeu où je me défendais très bien lors de certaines parties. Nous jouions à huit ou dix joueurs, ce qui représente autant de verres que de joueurs. Pas besoin de vous dire qu'à presque dix francs le verre, mieux vaut ne pas perdre. Mais si vous gagnez, ce sont dix verres d'avance. Lorsqu'il m'arrivait de perdre, Annette me faisait crédit, sachant bien que je la rembourserai dès le lendemain.

Mon petit commerce fonctionnant bien, je complétais mes revenus grâce à mes amis, lorsqu'ils avaient besoin de bras. Ils savaient toujours où me trouver, soit pour un déménagement, ou preneur de son pour un ami cameraman privé. Je faisais aussi le baby-sitter pour Arnaud, le fils de ma sœur Annie. Je l'emmenais à la crèche, allais le rechercher et le gardais la nuit, dormant chez Annie qui habitait le quartier Pasteur où grand nombre de bars, notamment de nuit, accueillaient toute sorte de clients que je fréquentais lors de mes soirées de libre. Annie cumulait plusieurs emplois et me payait royalement, pouvant compter sur moi à tout moment.

En 1986, je fus invité à effectuer mes trois jours en prévision du service militaire encore obligatoire à cette époque. Ma vie de « patachon » continua jusqu'au jour où je reçus ma feuille de route, celle qui vous annonce votre départ, logé nourri par l'État pendant douze mois. Lors de mes trois jours, j'avais précisé que je désirais effectuer ce service dans la gendarmerie nationale. Un dimanche matin, les gendarmes sonnèrent chez ma mère pour me demander de passer à la brigade le plus rapidement possible, ce que je fis le jour même, bousculant mon emploi du temps, et mes importantes parties de 421 avec mes amis. À la brigade, on m'informa que je serai incorporé en octobre 1987, donc à l'âge de vingt ans, car on m'avait un peu oublié, paraît-il.

Chapitre 1

Ayant encore quelques mois de tranquillité avant mon départ, je recherchais des petits boulots comme travailler à la foire de Caen, histoire de me faire un peu d'argent pour ne pas arriver les poches vides à l'armée. Un ami boucher avait un client restaurateur qui recherchait quelqu'un pour tenir sa buvette. Je me présentais au patron et après un contrat verbal, j'étais engagé. J'ai tenu une buvette à la foire, juste devant l'entrée principale. J'étais rémunéré par un pourcentage sur le chiffre d'affaires et en cette saison caniculaire, c'était la première fois que je gagnais autant d'argent. Un grand merci à cette chaleur, car le travail était tel que je n'avais même pas le temps de boire une bière. Je me rattrapais dès le soir venu où je profitais exagérément de faire la fête avec mes amis. Mais un matin, ce fut différent. Au courrier, il y avait ma feuille de route, celle qui vous indique l'endroit le jour et l'heure où l'on vous invite à vous rendre, que les vacances sont terminées et que vous partez loin de maman, des amis. Bref ! Que vous êtes invités à venir servir l'État dans la joie et la bonne humeur.

En plein mois d'octobre, mais je ne me souviens plus du jour, j'étais attendu au Mans deux jours plus tard pour y effectuer mes classes préparatoires. Je me suis rendu chez Annette retrouver mes amis et leur annoncer mon départ. Pour partager cette nouvelle, chacun de mes amis m'offrit un verre en me racontant leurs années d'armée et en insistant sur le fait que maintenant, c'est moins dur qu'à leur époque.

- Cela va aller, tu vas voir, ce n'est plus comme avant. Et puis dans la gendarmerie, tu vas travailler dans les bureaux, tu verras.

Oui pour cela, j'allais voir dans deux jours. C'est vrai, il ne me restait que deux jours de libres, et je comptais bien en profiter. Mon ami Gilbert m'assurait qu'il m'y aiderait. Gilbert travaillait au CHU à la laverie, mais il était plus souvent en arrêt maladie qu'au travail. Nous nous sommes rendus dans un bar hôtel qu'il connaissait. Je buvais certes, mais je n'étais jamais ivre, j'avais une très bonne résistance à l'alcool. Gilbert avait un logement non loin de la gare.

Un après-midi, il m'emmena dans ce nouveau bar dans lequel il y avait une très jolie serveuse qui s'appelait Frédérique. Gilbert et moi sommes restés jusqu'au soir. Je sympathisais très vite avec elle, et au moment de la fermeture, Gilbert rentra chez lui, je proposais de l'aider à faire le ménage du bar. Elle refusa, mais accepta mon invitation pour aller prendre un verre dans un café du centre-ville. J'attendais patiemment et finalement, nous sommes partis en ville. Elle m'expliqua qu'elle devait se marier dans six mois et qu'elle voulait s'amuser un peu avant. Je lui expliquais ma situation, ainsi que mon proche départ. Après deux verres, je la raccompagnais. Elle avait un appartement dans l'hôtel. Arrivé devant la porte, je m'apprêtais à lui faire la bise, mais nos lèvres en décidèrent autrement. Notre baiser fut

long et délicieux. Au bout d'un long et merveilleux moment, elle me demanda de partir.

- Tu es certaine demandais-je.

- Oui, c'est plus raisonnable.

Triste, mais conscient de la situation, je l'abandonnais, tout en m'éloignant. Je me retournais pour lui faire un dernier signe de la main, mais elle me répondit par un autre signe, celui de la rejoindre. Je m'exécutais en courant. Devant elle, je lui demandais pourquoi ? Elle répondit que cela ne pouvait pas se terminer ainsi. Nous nous sommes embrassés à nouveau et elle me fit entrer dans l'hôtel, me demandant de ne pas faire de bruit. Tout en la suivant, je me demandais pour quoi ce changement ? Chez elle, elle m'expliqua qu'elle se levait tôt et qu'il faudrait que je parte très tôt aussi. L'hôtel appartenait à son oncle et il ne fallait pas que je sois vu. « Rassure-toi » répondis-je. Une fois à l'intérieur, l'excitation de la situation et nos instincts prirent le relais. Je la serrais tout contre moi et nos lèvres déjà amies reprenaient contact. Je savourais pleinement chaque seconde dans ses bras, nous ne nous lâchions plus. Retirant nos vêtements un par un maladroitement, nos bouches se cognant parfois, suivit de fous rires vite calmés par cette soif de nous aimer. Même si je vivais un rêve éveillé, il fallait pourtant que je redescende de mon petit nuage. La nuit passée, je devais me rendre chez ma mère pour préparer mon sac pour le départ. Ne sachant pas pour combien de temps je partais, je le remplissais grossièrement et je profitais de la coupure déjeuner de ma mère pour lui dire au revoir et lui expliquer la nouvelle situation et mon absence de la veille. Même si j'étais adulte, ma mère aimait bien savoir où je me trouvais. Elle me souhaita bonne route et bon courage pour mon départ le lendemain. Bisous maman.

Maintenant, il fallait dire au revoir aux copains. Chez Annette, ils étaient tous là. Ils m'offrirent la dernière tournée. Je ne parlais pas de ma nouvelle aventure, ça reste mon secret. Nous avons passé l'après-midi ensemble, mais je ne cessais de surveiller l'heure, pour enfin retrouver ma belle. Encore trois heures et elle sera dans mes bras. Malgré les offres de mes camarades, je refusais de trop boire, je voulais garder un esprit clair afin d'être capable d'apprécier chacun des moments que je passerai avec mon bel ange. J'arrivais au bar de l'hôtel avec une heure d'avance, bouillant d'impatience. Son regard et son sourire me réchauffèrent le cœur. Il n'y avait personne au bar, elle m'offrit le plus doux des baisers. Vingt-sept ans plus tard, je vous jure que j'en garde encore l'intacte l'émotion. Dix-neuf heures trente, elle tira les rideaux du bar et je compris que cette fois, je pouvais l'aider à faire le ménage. Impatients de se retrouver dans l'appartement, la corvée fut rapidement terminée. Très vite nus, nos corps communiquaient parfaitement, une sensation de bonheur intense envahit tout mon être. Cette nuit-là, j'embrassais chaque millimètre de son corps, nos yeux ne se fermèrent que de plaisir. Enfin couché, je ne la lâchais plus d'une seconde, ne sachant pas quand je retrouverai le bonheur de la tenir à nouveau contre moi. C'est moi qui a éteint le réveil à cinq heures, terrassé d'angoisse à l'idée de partir sans elle. Un baiser et elle fila à la salle de bains. Je réalisais que j'étais obligé de quitter ce nid d'amour. Ce matin-là, je me préparais sans joie. Au petit déjeuner, je ne pouvais rien avaler, tant la tristesse m'envahissait. Il était déjà l'heure de la quitter. Nous nous sommes cachés dans la cuisine du bar pour nous dire au revoir. Je me retenais de la serrer trop fort par peur de lui faire du mal. En fait, c'est elle qui me fit craquer le dos en me serrant fortement contre elle et je fus particulièrement ému. Très triste, je suis parti prendre mon train, ne sachant pas quand je la reverrais.